

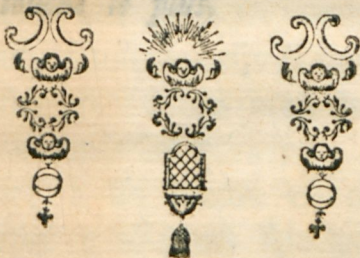
Eleon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss J.



LOGIQUE

A MON USAGE.

*Ce petit ouvrage vous appartient.
Il est le fruit de nos conversations sur
l'art de penser. Si ce jugement vous
intéresse encore, je suis sûr du succès
qui me sera le fruit.*



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL RET,
M D C C L X X I I.

LOGIQUE

A MON JEUNE AML

*Ce petit ouvrage vous appartient.
Il est le fruit de nos conversations sur
l'art de penser. Si ce souvenir vous
intéresse encore, je suis sûr du succès
qui me touche le plus.*

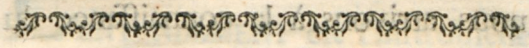
comme à tous les esprits capables
de réflexion. Nous nous bornâmes
à en faire sentir les principes, à les
éclaircir, à les mettre en ordre.
La nature a toujours fait le plus
de bien. On ne peut que s'égarer
dans la recherche de la vérité, nous

A MON JEUNE AMI

Ce petit ouvrage vous appartient.
Il est le fruit de nos conversations sur
l'art de penser. Si ce souvenir vous
intéresse encore, je suis sûr des succès
qui me touchent le plus.

LOGIQUE

A MON USAGE.



CHAPITRE I.

IL EST une Logique naturelle, commune à tous les esprits capables de réflexion. Nous nous bornerons à en saisir les principes, à les éclaircir, à les mettre en ordre. La nature a toujours fait le plus difficile. Craignons de gâter son ouvrage au lieu de l'achever.

Pour découvrir les regles qui doivent diriger notre entendement dans la recherche de la vérité, nous

A



2 LOGIQUE.

n'avons qu'à observer la marche de nos propres idées. A force de l'observer, nous verrons, par quelle suite d'idées & de raisonnemens, nous arrivons à la connaissance du vrai. C'est ainsi qu'à force de compter & de faire l'épreuve de nos calculs, nous avons découvert les regles de l'arithmétique.

LA Logique n'est que l'arithmétique appliquée à toutes les idées dont notre entendement est susceptible. Cette science nous apprend à simplifier les combinaisons les plus abstraites & les plus compliquées. Elle nous apprend sur-tout à remonter jusqu'à la premiere source de nos erreurs & de nos préjugés.

CHAPITRE II.

L'ENTENDEMENT est l'instrument dont nous voulons apprendre à nous servir. Il faut donc commencer par le connoître. Peu nous importent tant de vaines recherches sur la nature & sur l'essence de notre ame. Il suffit de voir quelles sont ses opérations les plus simples & les plus habituelles. — En faudra-t-on jamais davantage?

Nous avons la faculté de recevoir, d'assembler, de recueillir & de combiner les diverses impressions qui nous viennent des sens. Cette faculté, que nous appellons l'entendement, doit être distinguée des

4 LOGIQUE.

sens, puisqu'elle peut agir sans leur secours, & les employer à son gré. Ce sont des sujets qui se révoltent quelquefois, mais qui de leur nature sont faits pour obéir.

NOTRE ame voit les objets qui l'ont frappée, quelque éloignés qu'ils soient de la portée de nos sens. Elle en conserve le souvenir, se les rappelle quand elle veut, & les soumet à toutes les combinaisons possibles.

IL dépend de nous de fixer nos sens sur un objet & de les détourner de tout autre. Il dépend encore de nous, de leur donner plus ou moins de force & d'intension.

*

A

CHAPITRE III.

LA première & la plus simple opération de notre ame, c'est voir. VOIR n'est pas juger, c'est recevoir simplement l'image d'un objet quelconque. Ainsi la glace reçoit l'image des objets qui se présentent devant elle. Mais la glace ignore l'impression qu'elle reçoit. Notre ame ne l'ignore pas en voyant l'objet qui la frappe, elle sçait aussi, qu'elle en est frappée. Pendant que les objets agissent sur elle, elle agit donc sur elle-même, & sous ce rapport elle peut être considérée comme un miroir qui se réfléchit lui-même.

6 L O G I Q U E.

Nous avons si fort l'habitude de voir, & de nous en rapporter avec la plus entiere confiance à ce que nous voyons, qu'il paraîtra peut-être étrange d'imaginer, qu'il est un art de bien voir, comme de bien juger. Cela n'en est pas moins vrai.

CE ne sont pas nos sens, qui nous trompent, mais bien notre réflexion. Mille fois plus active que nos sens, elle prévient leurs impressions, les confond avec ses préjugés, les juge avant de les avoir apperçues.

IL n'est rien de plus rare qu'une perception simple & pure; & rien ne ferait peut-être plus propre à rendre l'esprit juste que de considérer soigneusement les objets, même

les plus ordinaires, pour les voir tels qu'ils sont, fans aucun retour secret sur nous-mêmes, dépouillés de tous les prestiges de l'habitude & de tous les faux-jours de la réflexion.

LA premiere erreur qui nous empêche de bien juger, c'est de supposer que les choses sont précisément telles que nous les voyons. De ce qu'il n'est jamais faux que nous sentions ce que nous sentons, il ne s'ensuit pas que nos sensations soient toujours conformes à la vérité des choses. De ce que le bâton dans l'eau me paraît rompu, il ne s'ensuit pas qu'il le soit en effet, & ainsi du reste.

ON jugé mal avant d'avoir vu; mais on n'a bien vu qu'après avoir

bien jugé. La réflexion qui égare nos sens lorsqu'elle ose les prévenir, les éclaire, lorsqu'elle se borne à suivre la trace de leurs impressions. Nos sens sont nos témoins. S'il faut se garder de les suborner avant de les entendre, il n'est pas moins dangereux de juger sur leur témoignage sans avoir examiné, s'ils n'étaient pas dans la nécessité de se tromper, ou si leurs rapports sont clairs, conséquens & d'accord avec eux-mêmes.

IL est si vrai que nos sens ont toujours besoin du secours de la réflexion, que sans elle nous verrions nécessairement tous les objets doubles, puisque chaque objet vient se peindre à la fois dans chacun de nos yeux. Nous serions

livrés à mille erreurs de cette
 especé, si la nature ne s'empres-
 pas elle-même à les détruire. Sa
 bonté prévoyante ne nous laissa au-
 cune imperfection, sans nous don-
 ner les moyens d'y suppléer. Le
 secret du sage est de les connaître
 & de s'en servir.

Nos sens ont chacun leur fonc-
 tion particuliere, & les qualités les
 plus propres à la remplir. Le plus
 étendu, par exemple, & le plus
 actif est celui de la vue. Le plus
 borné, mais le moins sujet à se
 tromper, c'est celui du toucher.
 Notre ame ne peut les employer
 sûrement, qu'après avoir reconnu
 l'étendue de leur ressort, pour ne
 les appliquer qu'aux objets auxquels
 ils sont propres. Ce n'est qu'après

avoir tâtonné longtems, que nous pouvons découvrir ce qui est réellement à leur portée & ce qui ne l'est pas. Mais à force de suivre ce tâtonnement des yeux de la réflexion, nous trouvons des mesures assez précises, pour servir de regle à nos observations.

IL n'est point de moyen plus simple & plus sûr de rectifier les erreurs de nos sens, que de soumettre les découvertes de l'un à l'examen des autres, de ceux du moins, qui peuvent avoir la faculté d'en juger.

Nous pouvons ajouter infiniment à la capacité de nos sens en l'exerçant de suite & par degré. Je n'apperçois d'abord ces lettres qu'à une très petite distance, si je ne les

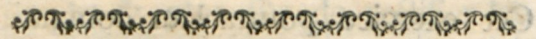
éloigne que peu-à-peu, je finirai par les voir d'un point plus éloigné tout aussi distinctement que de près.

Nous pouvons augmenter beaucoup la sagacité de nos sens par l'habitude de comparer leurs premiers apperçus avec les résultats d'une observation plus réfléchie. Cet exercice pourra leur communiquer insensiblement toute l'exactitude de l'esprit géométrique. Il y a des Artistes qui sont parvenus à juger les distances & les proportions sur un simple coup d'œil, aussi bien qu'à l'aide du compas.

Nous pouvons encore augmenter singulièrement la sagacité de nos sens en nous accoutumant à deviner un sens par l'autre, à discerner par

exemple les couleurs au toucher
comme les formes à la vue, c'est
un art sur lequel les aveugles &
les sourds peuvent nous donner de
grandes lumières.

FINISSONS. Les hommes ne
respirent qu'après le plaisir de ju-
ger & se lassent bientôt de voir.



CHAPITRE IV.

SI nous n'avions que la faculté
d'observer les objets qui nous
entourent, ou l'impression qu'en
reçoit notre ame, nos sentimens
n'auraient ni suite ni liaison, &
notre existence serait détruite &

renouvelée à chaque instant. La Mémoire recueille les impressions de nos sens, les lie entre elles, & nous les représente au besoin. La Mémoire seule donne quelque consistance à notre manière d'être, nous en fait sentir la durée & la continuité. Elle seule enfin nous rend susceptibles de sensibilité & de raison. C'est donc à nos sens & à notre Mémoire que nous devons d'abord tout ce que nous avons de pensées & de sentimens.

ON commence de si bonne heure à faire usage de ces facultés; il en coûte si peu, qu'on est fort tenté d'imaginer que leur culture n'exige aucune espèce de soins ni de règles. On se trompe. Nous ne devenons souvent mauvais ju-

ges & mauvais raisonneurs que pour avoir négligé nos sens & notre mémoire.

POUR bien retenir, c'est beaucoup, c'est peut-être tout de bien voir. Expliquons nous. Nos sens font, pour ainsi dire, à double ressort. Tandis que l'un est appliqué à saisir les objets au-dehors, l'autre l'est, à observer l'impression que ces mêmes objets font au-dedans de nous. Et c'est proprement lui qui grave dans notre Mémoire tous les traits dont nous voulons conserver le souvenir.

SI les esprits étourdis ne cessent de regarder sans rien voir, c'est qu'ils ne font aucun usage de ce sens intérieur. Errans sans cesse, ils sont toujours par-tout, excepté chez

eux, & dissipent même ce qu'ils n'ont jamais pris la peine d'amasser.

LE point essentiel pour bien retenir, c'est donc après avoir bien vu d'observer encore en détail l'impression qui nous en reste. En repassant ainsi l'image dans notre cerveau, en la comparant avec la réalité qui en est le modèle, nous ne vérifierons pas seulement la copie sur l'original, nous remarquerons aussi les traits tracés trop légèrement pour leur donner une empreinte plus profonde ou pour les refaire à neuf.

IL n'est point de plus grand obstacle à la connaissance du vrai, que l'extrême légèreté avec laquelle on charge la mémoire d'images ou de réflexions mal conçues & plus mal

faits

exprimées encore. Le sens brouille bientôt toutes les couleurs du tableau. Il n'en reste que quelques traits détachés, quelques ombres trompeuses, & c'est sur ces débris que l'on élève ensuite des systèmes sans force & sans vérité.

LE vrai moyen d'apprendre beaucoup de choses, sans les oublier & sans les confondre, est de choisir un ordre, une méthode quelconque & de ranger soigneusement chaque image, chaque idée nouvelle dans la classe qui lui est assignée, c'est-à-dire de l'associer d'abord avec celles de nos idées que nous tenons le plus fortement & qui ont le plus de rapport avec elle. Ainsi leur nombre, au lieu de nuire à leur force ou à leur clarté

clarté ne servira qu'à l'augmenter.
Plus notre méthode sera conforme
à la nature, & plus elle aura d'a-
vantages. Mais aussi plus elle sera
adaptée à la tournure particulière
de notre esprit, & plus nous lui
serons fideles.

QUELQUE essentiel qu'il soit
d'apprendre avec ordre, il ne l'est
gueres moins de s'accoutumer à
déplacer facilement ses idées & à
leur faire reprendre ensuite avec la
même facilité leur premier arrange-
ment. Le défaut de cette habitude
rendrait la mémoire pénible & se-
che, & l'esprit alors n'aurait plus
ni variété ni souplesse. Or il im-
porte au bonheur de la vie que
notre esprit soit assez souple pour

B

recevoir continuellement des impressions nouvelles, & qu'il conserve en même tems assez de force, pour empêcher qu'elles ne soient ni trop longues, ni trop violentes. — N'est-ce pas là ce qu'on pourrait appeller l'élasticité de l'ame?

COMME il nous serait assez inutile de nous souvenir de nos sensations passées, si nous n'avions pas beaucoup d'aptitude à nous les rappeler promptement, on ne saurait imaginer trop de moyens de l'augmenter. Pour montrer une grande fuite d'objets à la fois, il faut resserrer les intervalles qui les séparent, & les représenter en raccourci. C'est l'art des signes. Il est du plus grand secours à la mémoire,

& lui ferait plus utile encore, s'il était moins borné ou moins arbitraire.

QUEL d'images un seul vers de Virgile n'offre-t-il pas à votre imagination! Quel foyer de pensées & de sentimens dans un seul trait de Tacite!

LES signes doivent être l'expression la plus abrégée & la plus vive des images ou des idées que nous voulons nous rappeler. Les signes par conséquent devraient avoir un rapport intime & nécessaire avec les objets qu'ils expriment, pour qu'il fût absolument impossible de les confondre dans leur application. Mais cela n'est pas; cela ne peut pas même être ainsi.

LE langage est l'espece de signes

dont nous ufons le plus communément. Cependant, dans toutes les langues de l'univers, il est fort peu de mots qui aient une analogie assez déterminée avec la chose qu'ils expriment, pour ne pas être auffi propres à fignifier toute autre chose, que celle qu'ils doivent fignifier. D'ailleurs quelle analogie peut-il y avoir entre des fons articulés & ces idées abftraites formées de la collection de plusieurs objets confidérés fous le même rapport! cet inconvenient ferait plus fupportable fi du moins la fignification de chaque mot, quoiqu'arbitraire par fa nature, fe trouvait irrévocablement fixée par l'ufage. Mais l'ufage, le despote qui en décide, refsemble à tous les despotes du monde. Ses

loix n'ayant aucune autorité d'elles-mêmes, varient sans cesse au gré de ses caprices.

Les mots sont une monnoie dont la valeur change à-peu-près toutes les fois qu'elle passe d'une main à l'autre. L'abus est d'autant plus fâcheux, que les mots comme la monnoie, substitués par le fait aux choses qu'ils devaient signifier sont devenus le véritable objet de nos calculs & de nos combinaisons.

Gardons-nous d'exagérer.

Si la signification des mots est trop vague, elle ne l'est pas au point qu'on ne puisse la déterminer suffisamment pour éviter l'erreur, sur-tout dans une langue cultivée aus-

fi philosophiquement que la nôtre. Mais on ne profitera de ces avantages qu'en s'accoutumant de bonne-heure à noter toutes les idées qu'on veut retenir, à leur donner l'attache de quelque objet sensible, à les dessiner toutes dans sa tête avec autant d'exactitude que de netteté. Tout caractère bien prononcé se retient facilement. On apprend presque sans le vouloir les vers de Racine ou de Voltaire. A peine en peut-on retenir quatre de Brebeuf ou de Pradon.

LES prodiges de la mémoire humaine sont inconcevables & nous le paraîtraient davantage s'ils étaient moins communs. Imagine-t-on par quel mécanisme miraculeux la capacité de notre cerveau peut ras-

sembler un si grand nombre d'idées & d'images ? On imagine encore moins comment elles ne s'y confondent pas, comment elles se rappellent à notre souvenir au moment où nous en avons besoin, souvent d'une manière obscure, mais souvent aussi dans l'ordre le plus clair, quelque infini que soit leur nombre & quelque prodigieux que soit la rapidité avec laquelle, elles se succèdent. Les effets de la lumière, ceux de l'électricité sont moins prompts, moins merveilleux.

IL n'est point de nos facultés qui se fortifie plus sensiblement par l'exercice, que la mémoire. C'est un aimant dont on n'alimente le pouvoir qu'à force de l'exercer, mais dont l'exercice doit toujours être

gradué proportionnellement à l'étendue des forces qu'il acquiert d'un jour à l'autre. Le charme du plaisir ou de l'intérêt pouvant seul fixer nos idées, pour retenir beaucoup de choses, il faut en voir beaucoup avec intérêt, ou s'étudier au moins à les ramener toutes vers un but intéressant. C'est l'appanage du génie & des grandes passions.

LES Beaux-Arts font une des plus heureuses ressources de la mémoire, & ses besoins en furent sans doute les premiers inventeurs.

Le fort de la mémoire est l'exercice, que la mémoire ne s'acquiert que par l'exercice. C'est un animal dont l'esprit ne se nourrit que par l'exercice. Mais l'exercice doit toujours être

CHAPITRE V.

JUSQU'ICI nous n'avons vu que la maniere de lire & de placer nos chiffres. Passons au calcul de nos idées. Mais commençons par le plus simple.

LA faculté de juger nous est aussi naturelle que celle de voir & de nous rappeler ce que nous avons vu. Il suffit d'avoir une sensation, & de se souvenir de celle qui l'a précédée, pour en pouvoir former un troisieme, qui n'est que la comparaison des deux premieres. C'est ce que nous appelons juger, c'est-à-dire, voir un

objet à côté de l'autre, & saisir ce qui les distingue, ou, ce qu'ils ont de commun.

JE vois d'abord B & puis A B. Il est clair que A est la différence de A B. Il n'est pas moins clair que B est le terme commun des deux puissances.

PAR la même raison il est évident que toutes les fois que j'aurai bien vu, il est impossible que je juge mal, puisque juger n'est en effet que voir à la fois ce que j'avais d'abord vu séparément.

D'où peuvent donc provenir tant de jugemens erronés? D'abord l'art de bien voir, nous l'avons déjà dit, n'est rien moins que commun. Ensuite, il n'est pas aussi aisé qu'on le pense de se représenter distincte-

ment plusieurs objets à la fois, surtout lorsque ces objets ne nous sont pas très familiers. Tandis que nous faisons l'un, l'autre nous échappe. Nous ne le voyons plus, ou, nous ne l'apercevons que confusément. Cependant notre ame impatiente d'agir, se lasse des longueurs d'une observation exacte & préfère le risque de précipiter son jugement à l'ennui de le suspendre.

Nous sommes tous plus ou moins soumis au charme de l'imagination. Cette Fée beaucoup plus dangereuse que la Fée d'Homere avilit comme elle ses esclaves, ne favorise que l'amant qui la subjuge, & trompe tous ceux qui ne se défient pas de ses enchantemens. L'imagination profite, pour nous

surprendre, de la lenteur de nos sens & de l'infidélité de notre Mémoire. Elle crée les objets que nous cherchons encore & que nous ne voyons plus. Mais elle les crée au gré de ses caprices ou de l'intérêt du moment, selon qu'il nous porte à les craindre ou à les desirer. Elle mêle avec tant d'adresse ses fictions à la réalité, qu'elle ne nous laisse pas même le moindre soupçon du prestige qui nous égare. Comment ne nous tromperions-nous pas alors dans nos jugemens? Au lieu de voir les objets même que nous voulons comparer, nous ne voyons que les phantômes de notre imagination. Nous ne comparons que des chimères, & nous rêvons les yeux ouverts. L'habitude de la

défiance , la plus sûre amulette contre tous les enchantemens du monde , est aussi la seule qui puisse nous préserver de celui-là.

IL y a autant de manières de bien juger que de bien voir. Nos jugemens sont solides , lorsque nous voyons les choses telles qu'elles sont ; nos jugemens sont justes , lorsque nous voyons exactement l'effet , la cause & leur liaison réciproque.

Nous jugeons grossièrement , lorsque nous n'apercevons dans un objet que les traits les plus vulgaires & les plus marqués. Nous en jugeons au contraire avec finesse , lorsque nous y remarquons les traits qui le caractérisent le plus particulièrement , ces traits qui échappent

au commun des spectateurs & qui ne sont saisis que par un œil attentif, ces traits qui ne forment pas précisément l'ensemble, mais qui le font deviner.

Nous jugeons avec sagacité lorsqu'à force de voir & de comparer, à force d'éprouver nos premiers aperçus au creuset d'une observation plus réfléchie, nous sommes parvenus à discerner le tout sur le premier trait qui nous frappe. Ce premier coup d'œil si rapide & si sûr, est le plus beau privilège du vrai génie en tout genre. Mais la présomption qui croit pouvoir se l'arroger impunément n'y trouve que sa honte & sa ruine.

Nous voyons en grand lorsque nous embrassons, pour ainsi dire,

d'un seul effort & l'ensemble d'un objet & les détails qui le constituent. Mais notre manière de voir est petite & bornée lorsque, sans discerner ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accessoire, nous n'apercevons les objets que par lambeaux ou par pièces de rapport. Cette disposition nous expose à tout moment au risque de prendre ce qui n'appartient qu'au tout, pour l'attribut d'une de ses parties, & ce qui n'appartient qu'à l'une de ses parties, pour l'attribut du tout.

L'ENSEMBLE d'un objet est la réunion de toutes les parties qui distinguent cet objet-là de tout autre. — Votre définition ne prouverait-elle pas qu'il n'en est point

distinct

dont nous puissions jamais connoître l'ensemble? Il faut voir.

D'ABORD n'est-il pas clair que nous pouvons dépouiller une idée d'une infinité d'idées accessoires, sans qu'elle cesse pour cela d'être la même idée? Oui. N'est-il pas aussi vrai, que parmi les traits qui forment une idée quelconque bien déterminée, nous pouvons remarquer un trait principal, c'est-à-dire un trait auquel se rapportent tous les autres. Si dans cette idée ainsi déterminée, je ne découvre aucun trait qui n'ait rapport au trait principal, n'ai-je pas vu, en faisant leur réunion, l'ensemble de mon idée? Et n'est-ce pas ce que je cherche? Quand cette réunion n'existerait

xisterait que dans l'ordre de mes pensées, qu'importe à mes calculs? Je n'ai pas trouvé l'ensemble de la Nature. A la bonne heure. Mais je l'ai formé sur ce que j'ai trouvé dans la Nature. Et tel que je le conçois, il est possible, il peut donc devenir l'objet déterminé de mes réflexions.

POURVU que je ne fasse entrer dans mes jugemens ni plus ni moins que je n'ai mis dans mes idées, je suis sûr d'être à l'abri de l'erreur. Mais qui me répondra de mon exactitude, de ma sincérité à remplir cette condition importante, quelque aisée qu'elle paraisse en elle-même!

C.

CHAPITRE VI.

LE plus long chapitre des Logiques savantes sera presque le plus court de la mienne. Je ne vous ennuyeraï point des mysteres barbares de la Doctrine syllogistique. J'admire leur invention, mais je la trouve trop ingénieuse pour la croire utile. Voici le fait sans appareil & sans embarras.

On juge quand on a vu. On raisonne quand on a jugé. On forme un jugement par la comparaison de deux objets. On forme un syllogisme par la comparaison de deux jugemens avec un troisieme. Ainsi tout se réduit à cet Axiome,

que deux choses qui s'accordent avec une troisieme, s'accordent entr'elles. Un raisonnement n'est qu'un syllogisme compliqué, dont les différentes parties se développent dans l'ordre le plus propre à s'éclaircir mutuellement; ou c'est une suite de syllogismes qui nous conduit, par degrés, au résultat que nous cherchons. L'opération de juger se rapporte à celle de raisonner, comme le calcul ordinaire au calcul algébrique.

Les différentes formes que nous pouvons donner à nos syllogismes ou à nos raisonnemens ont été longtemps les hochets favoris de l'Ecole. Ce ne seront pas les nôtres. Que l'on argue en barbara, celarent, Darii, ferio &c. tout cela nous fera

fort égal, pourvu qu'on ne compare jamais que deux idées à la fois & que ces idées soient exactement déterminées; nous n'en exigeons pas davantage. L'arrangement particulier de nos idées est une affaire de goût, sur laquelle nous ne consulterons que le sentiment & la Nature. Ce qui nous importe, c'est de nous former toujours l'idée la plus claire & la plus distincte possible des deux termes que nous avons à comparer. Si nous embrassons trop de choses à la fois, nos conclusions seront obscures; si nous en embrassons trop peu, elles seront défectueuses.

Nous ne pouvons éviter ces écueils qu'en suivant scrupuleusement nos idées d'une combinaison

à l'autre, depuis la plus simple jusqu'à la plus compliquée. Le meilleur moyen de voir ensuite, si nous ne nous sommes pas trompés, sera de résoudre avec la même exactitude nos raisonnemens compliqués en raisonnemens simples, nos raisonnemens en syllogismes, nos syllogismes en jugemens, & nos jugemens en sensations. C'est ainsi qu'en Arithmétique la multiplication & la division se servent réciproquement de preuve l'une à l'autre.

EN raisonnant nous n'opérons plus sur des objets réels, mais simplement sur nos idées. Et nous ne pouvons opérer sur nos idées que par le moyen de leur signes. L'incertitude & l'ambiguïté de ces signes est par-conséquent une des principa-

les causes de nos erreurs. A chaque combinaison nouvelle, on ne saurait donc fixer avec trop de soin la valeur de tous les signes, qu'il y faut employer. Dans toute espèce de calculs, la justesse des résultats dépend uniquement de la justesse avec laquelle on établit l'état de la question. Il est plus difficile de bien poser les chiffres, que de les nombrer, puisque le raisonnement le plus profond, ainsi que le calcul le plus subtil, ne peut se faire que par l'addition ou la soustraction des idées ou des quantités que l'on veut comparer.

Mais quelque justes que soient nos raisonnemens, ne nous y trompons pas, ce ne sont que des combinaisons d'idées & de mots. A

force de travail, on en acquiert l'usage. Le talent de les appliquer aux choses mêmes est bien supérieur & bien plus rare. Il demande une étendue, une justesse, une promptitude, une sagacité de tact, où tout l'effort de la réflexion ne pourrait atteindre.

QUE de raisonnemens abstraits, que de systèmes qui ne feront jamais que des jeux de mots! Ceux du Philosophe sont moins plaisans que ceux des gens du monde. Mais c'est peut-être le seul trait qui les distingue.

CC

C H A P I T R E VII.

L'INVENTION dont nous voulons parler est la découverte de nouvelles vérités. Le plus simple moyen d'en découvrir, c'est de voir beaucoup, d'observer avec une grande attention, de revenir souvent sur les mêmes objets.

Nous ne pouvons pas commander à notre entendement de faire de nouvelles découvertes, mais nous pouvons l'y disposer plus ou moins heureusement. Il est dans la nature de l'esprit humain de s'élever sans cesse au-dessus des objets qu'il a soumis au pouvoir de son intelligen-

ce. Nous ne sommes jamais bien pénétrés d'un sentiment, qu'il ne serve à en produire un autre. Nous ne sommes jamais bien sûrs d'une combinaison, qu'elle ne nous serve aussitôt à en former une nouvelle. Cette progression irait peut-être à l'infini, si notre paresse n'abandonnait pas un si grand nombre d'idées, qui s'offrent continuellement à notre attention, mais qui faute d'être fixées, se perdent bientôt dans un lointain vague & obscur.

LE grand art de l'invention consiste donc à saisir ces idées confuses, à les recueillir & à les comparer avec celles de nos idées connues qui semblent avoir le plus de rapport avec elles.

ON voit par-là que ce n'est pas,

à proprement parler, l'entendement, la plus tranquille & la plus froide de nos facultés qui invente. L'entendement ne fait que choisir parmi les idées que produit chaque jour notre imagination, en discernant ce qu'elles ont de vrai ou de faux, d'utile ou de frivole.

LA Nature entière nous offre moins de richesses qu'une imagination vive & féconde. Aussi les plus grands philosophes, sur-tout ceux qui ont vu de nouvelles vérités au lieu de nouvelles méthodes, ont-ils tous puisé dans cette mine abondante. Elle enrichit le génie des Bacon, des Descartes, des Pascals, aussi-bien que celui d'Homere & de Virgile.

NOTRE ame semble renfermer

une infinité de germés dont le développement fera sans doute un mystere éternel à nos yeux. Tout ce que nous en savons, c'est que la chaleur est la mere de la vie, & que l'esprit, ainsi que la matiere, ne produisent rien sans elle.

Le genre d'invention le plus propre à l'entendement est la découverte de ces principes généraux qui, sans être la source premiere de nos connoissances, leur servent cependant de base ou de point d'appui. Nous ne pouvons les trouver qu'à force d'abstractions, en généralisant nos impressions particulieres dans la gradation la plus exacte & la plus soutenue. L'abstraction de ces principes suppose l'étude la plus consommée de la nature, leur applica-

tion l'habitude de l'expérience la plus attentive.

S'IL y a des vérités que l'on peut découvrir par les voies les plus simples & les plus directes, il en est d'autres auxquelles on n'arrive que par des rapports éloignés. Comment se former autrement quelque idée de l'infini, de l'immortalité de l'ame? Nous avons fait peu de progrès dans la connaissance de ces méthodes. Il n'y a qu'une histoire philosophique des principales découvertes de l'esprit humain qui pût répandre quelque lumière sur ce sujet. Il faudroit pour y réussir observer la marche de l'esprit, comme Montagne observa celle du cœur.

Il faudroit pour y réussir observer la marche de l'esprit, comme Montagne observa celle du cœur.

CHAPITRE VIII.

A QUOI se réduit toute notre Logique? A nous apprendre qu'il faut voir longtems, avant de juger; qu'il faut bien juger, avant de raisonner, &, que pour bien raisonner, il ne faut jamais comparer que deux idées à la fois, & les avoir bien déterminées, avant d'entreprendre leur comparaison.

LE reste de nos recherches prouve que l'invention n'appartient qu'aux hommes de génie; que le raisonnement suppose une attention dont peu d'esprits sont

capables, & que le commun des hommes ferait peut-être plus heureux & sûrement moins sujet à se tromper, s'il savait se borner à bien voir, à bien sentir & à bien juger.

F I N.

Il faut bien juger, avant de raisonner; & que pour bien raisonner, il ne faut jamais composer que de vérités. Les hommes ne peuvent que se tromper, & se tromper d'ordinaire. Il faut donc se garder de se laisser aller à des raisonnements qui ne sont que des illusions de l'esprit. Il faut donc se garder de se laisser aller à des raisonnements qui ne sont que des illusions de l'esprit.

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE I.

Idée de la Logique. 1

CHAPITRE II.

De l'entendement humain. 3

CHAPITRE III.

De la premiere opération de l'entendement humain. 5

CHAPITRE IV.

De la Mémoire. 12

CHAPITRE V.

Du jugement. 25

CHAPITRE VI.

Du raisonnement. 34

CHAPITRE VII.

De l'invention. 40

CHAPITRE VIII.

Conclusion. 45

TABLE DES MATIERES.

CHAPITRE I.	Titre de la Logique. 1
CHAPITRE II.	De l'entendement humain. 31
CHAPITRE III.	De la premiere operation de l'entendement humain. 5
CHAPITRE IV.	De la Memoire. 12
CHAPITRE V.	De jugement. 25
CHAPITRE VI.	De raisonnement. 34
CHAPITRE VII.	De l'attention. 40
CHAPITRE VIII.	Conclusion. 45







Meister, Jacob Heintich:

2

LOGIQUE

A MON JEUNE AMI
A MON USAGE.

*Ce petit ouvrage vous appartient.
Il est le fruit de mes confusions sur
l'art de penser, traduit du chinois.
Veuillez encore, je suis sûr de succès
qu'en me le renvoyant.*

